L'affectivité pathétique de la *distentio* au livre XI des *Confessions* d'Augustin

Yves-Marie Lequin, o.p.

Quid est enim tempus ? s'interroge Augustin au livre XI des *Confessions*¹. Si l'éternité nous échappe par son inaccessibilité, le temps n'en est pas moins mystérieux. Toute sa substance tient de cette réalité sans étendue, inaccessible elle aussi, qu'est le présent. Et pourtant nous parlons d'un temps plus ou moins long, plus ou moins court. Or, le passé n'est plus, l'avenir n'est pas encore. Ils ne peuvent donc être ni longs ni courts. Et le présent est sans extension.

Cette manière d'aborder le problème nous intéresse par sa mise en scène tragique. Augustin éveille une passion, au sens grec d'une affection passive, un *pathos*. Nous ne pouvons pas avoir d'action sur le temps. Nous le vivons pathétiquement, « passionnément » jusqu'à la catastrophe finale, qui peut-être nous en délivrera. Or il existe chez l'auteur des *Confessions* un terme qui porte cette note affective passive : il s'agit de la *distentio*.

Augustin fait remarquer que le temps est mesurable. Si on considère le temps objectif, on ne peut mesurer ce qui n'est plus ou qui n'est pas encore. Mais, si on rapporte le temps à l'âme, et à l'une de ses puissances, la mémoire, alors la mesure devient possible. L'impression transitoire a survécu de manière imparfaite dans le souvenir, mais permet la comparaison. À partir de ce vestige, on peut anticiper l'événement futur prévisible, même s'il comporte une grande part d'incertitude.

Il y a trois temps, le présent du passé, le présent du présent, le présent du futur. Il y a en effet dans l'âme, d'une certaine façon ces trois modes du temps, et je ne les vois pas ailleurs : le présent du passé, c'est la mémoire (*memoria*) ; le présent du présent, c'est l'observation (*contuitus*) ; le présent du futur, c'est l'attente (*expectatio*)².

---

¹ *Confessions*, XI, 14, 17.

² XI, 20, 26.

Par la *memoria*, le *contuitus* et l'*expectatio*, la conscience perçoit le temps et peut en effectuer la mesure. Augustin précise aussitôt qu'il y a une *distentio animi*, une « distention », un déploiement de l'âme qui rend possible la coexistence du futur et du passé dans le présent. Les trois dimensions du temps coïncident donc, même si seul le présent est réel.

Le présent de l'âme est une attention tendue vers ce qui est à venir, et vers ce qui est passé, une sorte de lieu de passage étendu. L'attention, *attentio*, est là, au présent, « et c'est par elle que transite ce qui était futur pour devenir passé »³. C'est la part active de l'âme au présent d'elle-même. Le couple *attentio-distentio* caractérise la vie de l'âme aux prises avec la temporalité. Il lui faut activement (*attentio*) se situer dans le mouvement du multiple et s'assurer de son unité (*distentio*).

Augustin précise que la vie cherche son unité, non pas en se déployant, mais en se ramassant et en se tendant (*extensus*) vers un but unique⁴, non pas dans un effort de « distention », ce qui serait faire le choix de la passivité, mais « d'intention » (*intentio*), c'est-à-dire par un engagement de l'intelligence et de la volonté dans la décision. Cela apporte un éclairage sur les raisons de la présence d'une méditation sur le temps dans un ouvrage qui avait jusque-là un tour plus biographique. Le livre XI n'est pas détachable du reste, en ce qu'il constitue un des éléments-clés de la réflexion d'Augustin sur sa conversion.

En effet, dans la question *Quid est enim tempus ?* on aurait pu entendre *Quid est enim tempus conversionis ?* « Qu'est-ce en effet, que le temps de la conversion ? » La tension du récit montre une incapacité de l'*intentio*, au plus fort du désir et de la compréhension de la nécessité de l'engagement. L'intentionnalité a son objet à portée, mais n'y mord pas. Le renversement tant espéré se produit par un effet de la « distention » pathétique, au livre VIII (12), quand la mystérieuse voix chantante ordonne de prendre et de lire (*tolle, lege*). Augustin acquiesce en ouvrant au hasard le livre des lettres de saint Paul qui se trouvait là, et en prenant pour lui la première phrase sur laquelle tombent ses yeux. Il se convertit aussitôt. Ce n'est pas tant une action de manie divinatoire qui rend toute sa capacité à l'*intentio*, qu'une *attentio* qui est venue se plier sur la *distentio*.

---

³ XI, 28, 38.

⁴ XI, 29, 39.

Augustin entre dans le temps de la conversion, rendue possible par la mise en tension du présent du passé (la mémoire), du présent de l'avenir (l'attente) et du présent du présent (l'observation). Le présent s'offre dans sa multiplicité et son déchirement, et demande à être activement reçu comme tel.

Mais on aurait tort de croire que, pour l'auteur des *Confessions*, « l'attention » n'est que l'active acceptation de la passivité de l'être vis-à-vis du temps. Le récit de la conversion au jardin de Milan ne met pas en scène un héros qui finit, malgré sa longue et intense révolte, par se soumettre à la bienheureuse fêrule de la providence divine. L'*attentio* a une action qui lui est propre.

Pour le faire comprendre, Augustin propose quatre exemples qui ont trait à la mesure des sons musicaux. Voici le premier.

Voici un son qui vient d'un corps : il commence à résonner, il résonne, il résonne encore, et le voilà fini ; déjà c'est le silence, le son est passé, il n'y a plus de son⁵.

Le commentaire qui suit est entièrement écrit au passé. C'est au passé que l'on parle du passage du présent. Le son *était* futur, il ne *pouvait* pas être mesuré. C'est quand il *résonnait* qu'il le *pouvait*, car c'est alors qu'il était quelque chose qui *pût* être mesuré. En disparaissant du présent il ne peut plus être mesuré.

Le deuxième exemple est une reprise du premier avec une variation.

Voici un autre son. Il commence à résonner, il résonne encore d'un ton continu et sans aucune interruption. Mesurons-le tandis qu'il résonne : car lorsqu'il aura cessé de résonner, il sera déjà passé et ne sera plus quelque chose qui puisse être mesuré⁶.

S'agissant d'un passage musical continu, il faut qu'il cesse pour avoir un commencement et une fin. Mais alors nous devons mesurer ce qui a atteint son terme, ce qui n'est plus. Comment alors le mesurer ?

Le troisième exemple est celui de la récitation par cœur d'un vers : *Deus creator omnium*. Ce fragment de l'hymne de saint Ambroise a quatre syllabes brèves et quatre syllabes longues alternées, ce qui est plus complexe que le son continu. Cette alternance introduit un élément de comparaison. En

---

⁵ XI, 27, 34.

⁶ XI, 27, 34.

effet, les brèves et les longues ne sont telles que par comparaison. Pourtant, je n'ai pas la possibilité de les superposer, de tenir la brève (*De...*) et de l'appliquer sur la longue (...*us*). Il y a là une aporie qu'il faut résoudre.

Et moi, je mesure ; et je réponds avec confiance, autant qu'on peut se fier à un sens exercé, que l'une est simple, l'autre double, en espace de temps évidemment. Et je ne puis le faire que parce qu'elles ont passé et sont achevées. Ce n'est donc pas elles-mêmes que je mesure, elles qui ne sont plus, mais quelque chose dans ma mémoire, qui demeure là fixé⁷.

L'aporie se résout donc si l'on parle, non des syllabes qui ne sont plus, ou qui sont encore (*adhuc*), mais de leurs empreintes dans la mémoire et de leurs signes dans l'attente. La mesure du temps ne doit donc rien à celle du monde extérieur. Les choses, en passant, font une impression qui demeure, et c'est elle que nous mesurons.

Dans cette description, le présent change de sens. Il n'est plus un point de passage, mais une *praesens intentio*, une intention présente⁸. Le passage est actif. L'intention fait passer le futur dans le passé, jusqu'à épuisement du futur. L'esprit fait cette action composée de trois actes : « il attend (*expectat*) et il est attentif (*adtenet*) et il se rappelle (*meminit*). De sorte que ce qu'il attend, traversant ce à quoi il est attentif, passe dans ce qu'il se rappelle. On a une passivité de l'impression associée à une activité de l'esprit tendu en des directions opposées : l'attente, l'attention et la mémoire. Mais cette impression n'est dans l'âme que pour autant que l'esprit agit, qu'il attend, fait attention et se souvient.

Le quatrième exemple vient illustrer ce développement.

Je me prépare à chanter un chant que je connais. Avant que je ne commence, mon attente se tend vers l'ensemble de ce chant ; mais quand j'ai commencé, à mesure que les éléments prélevés de mon attente deviennent du passé, ma mémoire se tend vers eux à son tour ; et les forces vives de mon activité (*actionis*) sont distendues (*distenditur*), vers la mémoire à cause de ce que j'ai dit, et vers l'attente, à cause de ce que je vais dire. Néanmoins, mon attention est là présente ; et c'est par elle que transite ce qui était futur pour

---

⁷ XI, 27, 35.

⁸ XI, 28, 37.

devenir passé. Plus cette action avance, avance (*agitur, agitur*), plus s'abrège l'attente et s'allonge la mémoire, jusqu'à ce que l'attente tout entière soit épuisée, quand l'action tout entière est finie, et a passé dans la mémoire⁹.

L'attente, l'attention et la mémoire sont en interaction. La première et la dernière sont tendues, la première vers l'ensemble du poème au commencement du chant, la dernière vers la partie déjà écoulee du chant. L'attention, elle, est également tendue, en ce qu'elle assure le transfert actif de ce qui était futur vers ce qui devient passé. La *distentio* n'est alors rien d'autre que la tension dialectique des trois modalités de l'action à cause de leur non-coïncidence. Cela se double de la passivité des affections, des empreintes.

La synthèse est *vécue*, celle de la *memoria*, du *contuitus* et de l'*expectatio*. Et cette synthèse est réalisée par l'*attentio*, qui a une durée continue. Elle marque la présence de l'esprit à travers le passage du temps. Elle peut être appelée *intentio*, quand elle est cette présence permanente de la conscience à l'objet, mais elle est bien *attentio*, en ce qu'elle exprime l'acte de l'esprit qui vise et unifie la totalité de ses moments. L'esprit humain temporalise grâce à l'*intentio* : il effectue le temps et le surmonte. En même temps il est temporalisé par la *distentio*¹⁰. Le temps, comme le dit A. Solignac, est « une *intention distendue* et une *distention intentionnalisée* ». Il ne se réduit pas au mouvement des corps, car il manquerait cette présence, ce présent, cette habitation du sujet qui *s'éprouve* affectivement en mouvement.

Il y a bien, nous semble-t-il cette idée d'épreuve, qui rassemble le couple *intentio-distentio*, avec ce que cela suppose de passivité et d'activité et, disons-le, d'affectivité. Le présent est non-être, en ce sens qu'il n'a aucune étendue. Mais je l'éprouve affectivement comme fracture, et son être n'est plus pour moi comme destiné à ne plus être¹¹. Il *est* vraiment, mais toujours « interprété » depuis la *distentio* affective. L'hymne *Deus creator omnium*, est, dans son effectivité, d'abord une louange du Dieu créateur, une prière. Mais, *en même temps*, le poème par son rythme, par les rapports de sonorités, d'accents, par la succession des images employées, rend compte de la *distentio* et en donne une image, la décrit. Le temps

⁹ XI, 28, 38.

¹⁰ *Confessions*, Bibliothèque Augustinienne n° 14, note complémentaire 18, p. 590.

¹¹ XI, 15, 18.

s'éprouve affectivement, et comme tel se décrit. En ce sens, il se vit pathétiquement et poétiquement, à la fois expérimenté passivement et interprété. Augustin, de fait, ne donne pas de définition du temps, mais il oriente la question sur ce qui le préoccupe : montrer que le temps peut être agi, que la conversion est possible.

Ce qui se produit pour le chant tout entier se produit pour chacune de ses parties et pour chacune de ses syllabes ; cela se produit pour une action plus ample, dont ce chant n'est peut-être qu'une petite partie ; cela se produit pour la vie entière de l'homme, dont les parties sont toutes les actions de l'homme ; cela se produit pour la série entière des siècles vécus par les enfants des hommes, dont les parties sont toutes les vies des hommes. Mais puisque ta miséricorde est meilleure que les vies, voici que ma vie est une distension [...] ¹².

« Ecce *distentio* est vita mea... » Du chant, de l'hymne, à la vie dans tout son déroulement, dans toute l'histoire universelle, l'exemple musical n'est plus un accessoire analogique, il est un élément du déploiement universel de la *distentio* avec, à chaque instant de chaque vie, l'ouverture éventuelle d'un changement de sens.

L'acte humain, de par son engagement dans le temps, et donc par la mise en œuvre de la mémoire, se fait toujours sur fond d'un récit qui l'assure de son unité et de son actualité. *Vivre*, au sens de poser une série cohérente, ordonnée, d'actes conscients, ce n'est pas seulement « être au monde », c'est faire mémoire des empreintes, chercher leur cohérence, les rassembler dans l'*expectatio* de ce qui leur donnera leur unité ¹³. D'une autre façon, *vivre* c'est, dans un acte, faire le récit de ce qui a été vécu et manifester des attentes dans le présent de l'*attentio*. La présence à soi et au monde ne tient donc pas son authenticité de la seule spontanéité passive d'être, mais plutôt d'une histoire, d'un regard et d'un désir qui, tous trois, dans leur composante active, créatrice, composent le poème de la *distentio* affective marquée tragiquement.

Les gouttes du temps valent cher pour moi... ¹⁴
Sur un signe à ton gré, s'envolent les instants.

---

¹² XI, 28, 38 - 29, 39.

¹³ XI, 29, 39.

¹⁴ XI, 2, 2.

Donne-nous de larges espaces de ce temps,
Pour nos méditations sur les secrets de ta loi...¹⁵

La conversion d'Augustin c'est d'abord le récit qu'il en fait, et il est à situer sur ce versant actif qu'il appelle l'*attentio*. De ce point de vue, alors qu'elle demeure pourtant pathétiquement première, la *distentio* connaît un redéploiement des affects à l'intérieur d'un nouveau *mythos*. Le renversement tant espéré du passage d'une vie à une autre ne pouvait être qu'affectif, mais d'abord *mythique*. Le conte, la légende, l'histoire ouvrent au possible un « large espace de temps ». Comme tant de commentateurs l'ont déjà souligné, Augustin se convertit en écrivant – on pourrait dire : « en inventant » – ses *Confessions*.

---

¹⁵ XI, 2, 3.